

Émilie Robin Hivert

Avril 2014

Georges Pompidou et la poésie

On nous a demandé l'importance qu'avaient les lettres et la poésie pour Georges Pompidou. Son goût pour la poésie est bien connu et souvent mentionné, notamment à propos de l'*Anthologie* publiée en 1961. En revanche, on ne réalise pas toujours à quel point sa formation littéraire imprégnait sa pensée et ses discours, et en quelque sorte irriguait sa conception du monde.

Poésie et littérature chez Georges Pompidou.....	1
<i>Une formation littéraire.....</i>	<i>1</i>
<i>Une culture poétique.....</i>	<i>2</i>
<i>Une approche humaniste.....</i>	<i>3</i>
Annexes : extraits de textes et discours.....	3
<i>Entretien imaginaire avec Georges Pompidou au sujet de son anthologie (1961) - Extrait.....</i>	<i>3</i>
<i>Prêt de la Vénus de Milo (voyage au Japon, 6-12 avril 1964) - Texte intégral.....</i>	<i>4</i>
<i>De Gaulle en Amérique latine (Assemblée nationale, 30 octobre 1964) - Extrait.....</i>	<i>5</i>
<i>Allocution au colloque Baudelaire (27 mai 1967) - Extrait.....</i>	<i>5</i>
<i>Conférence au Cercle français de Genève (12 février 1969) - Extrait.....</i>	<i>6</i>
<i>Allocution lue à la Comédie-Française (28 avril 1969) - Extrait.....</i>	<i>6</i>
<i>« Portrait de Georges Pompidou », France-Inter, 15 mai 1969 - Extrait.....</i>	<i>7</i>
<i>Allocution prononcé à l'ambassade de France à Bruxelles (25 mai 1971) - Extrait.....</i>	<i>9</i>

Poésie et littérature chez Georges Pompidou

Une formation littéraire

Georges Pompidou, fils d'un couple d'instituteurs, a fait des études littéraires : classes préparatoires à Toulouse (lycée Pierre-de-Fermat) et Paris (lycée Louis-le-Grand), École Normale Supérieure (reçu en 1931), agrégation de lettres classiques (reçu premier en 1934). Il enseigne ensuite la littérature, le grec et le latin au lycée Saint-Charles de Marseille (1935-1938) puis en classes préparatoires au lycée Henri IV de Paris (1938-1944).

La découverte approfondie des grands textes et l'apprentissage par cœur de poèmes font à l'époque partie des fondements d'une éducation classique, mais Georges Pompidou nourrit une passion sincère pour la littérature et la poésie. Son goût affirmé pour la langue française n'est pas étranger à certaines de ses amitiés : Léopold Sédar Senghor, futur président du Sénégal, avec qui il étudie à Louis-le-Grand, ou encore Louis Poirier (Julien Gracq), qu'il rencontre à l'ENS.

La carrière de Georges Pompidou s'oriente à partir de 1944 vers l'administration publique (Conseil d'État et Conseil constitutionnel), les affaires privées (banque Rothschild), puis la politique à partir de 1962. Son intérêt pour la poésie cependant ne faiblit pas : il publie en 1961 son *Anthologie de la poésie française*. Le choix des poèmes y est dicté à la fois par ses goûts personnels, et par un souci pédagogique de mettre en valeur les auteurs phares. C'est ce qui explique les accusations de conformisme parfois portées contre cette *Anthologie*.

Une culture poétique

Dans un « questionnaire de Proust » datant de 1959, Georges Pompidou répondait « artiste ou écrivain » à la question « *Si vous n'étiez pas vous même, qui aimeriez-vous être ?* », et répondait Racine et Baudelaire quand on lui demandait ses poètes préférés. Certaines réponses sont elles-mêmes des vers de Baudelaire : « *Quelle est votre idée du bonheur ?* » : « *Au coin du feu, le soir auprès d'une âme aimée.* », et « *Quel est votre état d'esprit présent ?* » : « *Luxe, calme et volupté* » (respectivement « *Crépuscule du soir* » et « *Invitation au voyage* »).

Cette imprégnation littéraire de Georges Pompidou est particulièrement sensible dans les discours prononcés durant ses mandats de Premier ministre (avril 1962-juillet 1968) et de président de la République (1969-1974). Ses propos sont emprunts de culture classique et émaillés de citations, longues ou courtes, qu'il s'agisse d'un hommage à un peintre :

Œuvre remarquable par une vision aiguë de clinicien, qui surprend d'autant plus qu'il cherche le plus souvent ses modèles chez ceux et surtout chez celles dont le métier est de plaire ou de séduire, actrices, chanteuses, danseuses, pour ne pas parler des prostituées. C'est là qu'on peut toucher de plus près le caractère humain de l'art de Lautrec, dans la mesure où toutes ces femmes dont la profession est de distraire semblent la proie d'une obsédante mélancolie. Comment ne pas penser à Baudelaire évoquant

*Le travail banal
De la danseuse folle et froide qui se pâme
Dans un sourire machinal¹*

ou d'un débat à l'Assemblée nationale sur l'interprétation de la Constitution :

Mesdames, messieurs, en écoutant M. Mitterrand et M. Coste-Floret dépeindre le rôle actuellement réservé au Premier ministre, je me suis rappelé les vers du poète Scarron, parodiant Virgile, et faisant raconter à Énée sa descente aux Enfers :

*« J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse
Nettoyait l'ombre d'un carrosse. »*

Et comme, si j'en crois d'autres paroles de M. Mitterrand et de certains de ses amis, l'Assemblée n'est pas mieux partagée et est elle-même réduite à un rôle d'apparence, il me semble que le dialogue d'aujourd'hui appartient à un genre littéraire que les professeurs de rhétorique ont longtemps aimé : le dialogue des morts.²

1 Hommage à Toulouse-Lautrec, Albi, 15 mai 1964.

2 Discours à l'Assemblée nationale, 24 avril 1964.

La plus célèbre de ses citations poétiques est bien évidemment sa réponse au sujet de l'affaire Gabrielle Russier en 1969 :

Jean-Michel Royer – M. le Président, puisque vous vous êtes permis en fin de parcours que nous débordions un peu des questions fixées à l'origine, je voudrais vous faire sortir carrément de l'épure et vous interroger sur un fait divers. À Marseille, une femme, un professeur de 32 ans, est condamnée pour détournement de mineur. Elle se suicide. Vous-même, qu'avez-vous pensé de ce fait divers qui pose, je crois, des problèmes de fond ?

Georges Pompidou – Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai pensé sur cette affaire, ni même d'ailleurs ce que j'ai fait. Quant à ce que j'ai ressenti, comme beaucoup, eh bien, « comprenez qui voudra, moi, mon remord, ce fut... la victime raisonnable au regard d'enfant perdu, celle qui ressemble aux morts qui sont morts pour être aimés. » C'est de l'Éluard.³

Une approche humaniste

La sensibilité de Georges Pompidou à la poésie est plus largement une facette de son intérêt pour la culture en général⁴. Les contemporains et les biographes ont relevé son goût pour l'art moderne, le cinéma, le théâtre ; et son action personnelle pour faire ouvrir un lieu pluraliste dédié à l'art contemporain est bien connue, puisqu'elle a débouché sur la construction sur le plateau Beaubourg du Centre qui porte son nom.

L'importance que Georges Pompidou accorde à la poésie va cependant au-delà de ses goûts personnels. Premier ministre puis Président, il défend énergiquement la présence de la langue française dans les institutions internationales et la francophonie en général. La langue est pour lui le véhicule d'une civilisation française dont les interrogations et les aspirations ont une valeur universelle, et en tout cas ont vocation à être affirmées face aux modèles dominants et aux prémisses d'une uniformisation culturelle.

Annexes : extraits de textes et discours

Entretien imaginaire avec Georges Pompidou au sujet de son anthologie (1961)⁵ – Extrait

Question – Vous êtes l'auteur d'une anthologie de la poésie française. On lui a reproché, vous le savez, d'être conventionnelle et de s'arrêter à Éluard. Que répondez-vous ? Et si vous deviez la continuer, quels seraient vos choix ?

³ Conférence de presse à l'Élysée, 22 septembre 1969.

⁴ Sur ce sujet, voir deux ouvrages publiés par l'Association Georges Pompidou : Jean-Claude Grohens et Jean-François Sirinelli (dir.), *Culture et action chez Georges Pompidou*, Paris, PUF, 2000, 454 p. (actes du colloque de 1998) ; Éliane Capdevila et Jean-François Sirinelli, *Georges Pompidou et la culture*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, 253 p. (recueil de documents d'archives).

⁵ Georges Pompidou, *Lettres, notes et portraits, 1928-1974*, Paris, Laffont, 2012, p. 317-319.

Réponse - En vérité, j'ai arrêté mes choix en fonction d'un critère simple, je n'ai retenu que les poètes disparus. Cela évite bien des erreurs, cela permet aussi de pouvoir être relativement sûr de ses choix.

C'est là j'imagine ce qu'on appelle conventionnel. De même que le photographe de presse recherche la photo bizarre, le critique souhaite trouver dans une anthologie un piment nouveau, des poètes inconnus ou méconnus, des rimes insoupçonnées ; malheureusement, l'espèce en est rare. Alors on peut avoir deux conceptions d'une anthologie : y mettre ce qu'il y a de mieux et cela seulement. Ou bien essayer de donner une vue d'ensemble de l'évolution de la création poétique, en ramenant les grands à peu près au niveau des autres. J'ai choisi la première formule. J'ai fait 4 ou 5 concessions à la seconde. [...]

Question - Mais la poésie est-elle pour vous l'intérêt unique ou vous intéressez-vous à toute la littérature à votre disposition ?

Réponse - La poésie est, pour moi, la forme d'art la plus parfaite, en tout cas celle qui me touche le plus. Elle a, entre autres, le mérite de se fixer facilement dans la mémoire de sorte qu'on l'a à sa disposition en permanence, ce qui ne peut pas être le cas des arts plastiques évidemment, ni même des œuvres en prose. Il y a la musique mais je ne suis pas assez musicien pour me répéter à moi-même une œuvre musicale sans le secours de l'orchestre ou du disque. Mais je considère la poésie comme autre chose qu'une forme d'art ou d'expression ; c'est aussi un ton, une coloration, une capacité d'évocation ou de rêve.

Prêt de la Vénus de Milo (voyage au Japon, 6-12 avril 1964) – Texte intégral

Il y a dans le monde quelques œuvres d'art qui sont parées d'une gloire mondiale, comme si, se détachant des grandes civilisations qui les ont conçues, elles symbolisaient et exaltaient l'aspiration commune de tous les hommes vers la beauté et la grandeur. Au-delà de leur signification propre, au-delà même de leur valeur particulière, ces rares œuvres d'art portent en elles un pouvoir d'incantation qui reste mystérieux et dont nous ressentons tous profondément l'effet.

Témoins éclatants de la capacité créatrice de l'homme, elles sont en même temps, par l'admiration universelle qui leur est vouée, la preuve de l'unité du génie humain. Les diversités des races et des religions ; les diversités de l'histoire et du climat ne peuvent empêcher l'homme d'être partout le même, profondément sensible à la beauté, désireux de la contempler, sous toutes ses formes, partout où elle se révèle, et même si elle est l'expression d'une civilisation particulière séparé de nous par des milliers d'années et des milliers de kilomètres. Rien n'est plus réconfortant pour ceux qui croient que l'avenir de l'homme est dans les œuvres pacifiques et dans la compréhension réciproque.

Au service de ce mystérieux génie d'universalité, la France aujourd'hui confie au Japon la plus célèbre statue de l'Occident, la Vénus de Milo. Fille de la Grèce dont la prodigieuse éclosion artistique et littéraire a engendré et nourrit encore pour l'essentiel la civilisation européenne, elle incarne pour nos artistes et nos poètes l'essence même du Beau. C'est à quelle que pense notre Baudelaire lorsqu'il fait parler la Beauté :

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre
[...]
Les poètes, devant mes grandes attitudes
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments
Consumeront leurs jours en d'austères études

Car sa beauté n'est pas gaité, mais grave sérénité de l'éternel.

Il était juste que cette déesse de marbre, née dans une île de la Grèce antique, et qui se dresse depuis sa résurrection dans le plus célèbre musée du monde, ne le quittât que pour le Japon qui, mieux que toute autre nation d'Asie, a su exalter le dialogue du génie de l'Orient et de celui de l'Occident. Les foules qui se presseront pour avoir contemplé une fois dans leur existence un des symboles majeurs de l'art occidental, apporteront un émouvant témoignage de l'amour du Japon pour l'art, du respect du Japon pour les civilisations de la vieille et lointaine Europe méditerranéenne. Permettez-moi dès lors d'exprimer un souhait : c'est celui de pouvoir un jour accueillir au Louvre ces gloires de la civilisation japonaise que sont la Kannon Kudara et le portrait de Shigemori. Ce jour[-là] les hommes de mon pays, par l'hommage qu'ils sauront leur rendre, confirmeront ce que démontre aujourd'hui même le peuple japonais et qui est l'accession progressive de l'humanité à ce degré de civilisation supérieure où toutes les races communient dans le culte de l'esprit.

De Gaulle en Amérique latine (Assemblée nationale, 30 octobre 1964) – Extrait

En s'adressant aux élus dans leurs congrès, aux professeurs et aux étudiants dans leurs universités, le président de la République a atteint un autre objectif. Ces hommes, dont beaucoup parlent ou apprennent notre langue, qui connaissent ou étudient notre littérature et notre histoire, qui ont lu nos philosophes et nos penseurs politiques, ceux de la Révolution et ceux des grands mouvements d'idées du XIX^e siècle, ont entendu, pour la première fois dans la bouche d'un homme d'État s'adressant à eux directement, le langage éternel de la France.

Ce n'était pas seulement le président de la République qui parlait, c'était l'héritier de toute une civilisation qui témoignait qu'en notre siècle, dominé par l'économique et par la terreur atomique, l'humanisme français, l'humanisme européen, synthèse des pensées antique et chrétienne, de la pensée de la Renaissance, de celle de notre XVIII^e siècle et de notre Révolution, cet humanisme est toujours vivant. Il témoignait que l'homme doit dominer le progrès technique et n'en pas être écrasé ; que la machine doit être à son service et non génératrice d'un nouvel esclavage et que notre devise – Liberté, Égalité, Fraternité – résume aujourd'hui encore ses aspirations et ses espérances.

Allocution au colloque Baudelaire (27 mai 1967) – Extrait

J'essaierai de dire ce qu'est Baudelaire pour moi. C'est d'abord, bien sûr, un poète qui a exprimé aussi bien que personne et mieux que presque tous les thèmes de l'éternelle poésie. Mais c'est aussi, c'est avant tout peut-être [...] quelqu'un qui a, le premier, dans l'expression de ces thèmes éternels, parlé le langage, traduit les préoccupations et la sensibilité de l'homme moderne.

L'homme moderne c'est, à mon sens, l'homme qui est au carrefour peut-être le plus important de l'Histoire. Je veux dire : un homme qui a reçu une éducation et une formation traditionnelles, celles que nous avons reçues, celles que nous transmettons encore pour l'essentiel mais qui, du fait des bouleversements des connaissances et des mœurs, se trouve confronté, sans y avoir été préparé, avec un univers qui ne ressemble plus du tout à ce qu'on lui a appris.

À ce titre, je pense que Baudelaire, plus que du XIX^e siècle, est un homme du XX^e siècle dans la mesure où (est-ce par ignorance, par indifférence ou par génie ?) il va très au-delà de ses contemporains qui, assistant aux premières grandes transformations du monde moderne, y voyaient purement, et je dirai simplement, la confirmation de leur foi dans la raison et dans la science.

Car Baudelaire, s'il mesure l'ébranlement des vieilles croyances, s'il perçoit le craquement des cadres anciens, métaphysiques, moraux, sociaux, refuse les certitudes de l'optimisme scientiste. Et c'est pourquoi, déchiré entre le regret d'un passé aboli et le vide créé et que rien, pour lui, ne vient remplir, il se trouve dans l'angoisse et dans l'impossibilité de donner une réponse aux questions fondamentales. [...]

C'est ce drame qui me semble être le nôtre et celui du monde actuel. Dans un univers où tout a été remis en question et qui ne nous apporte aucune réponse rationnelle pleinement satisfaisante, comment échapper à la tentation de l'absurde ? Comment croire à l'action si elle n'est pas la sœur du rêve ? Sur quoi fonder solidement une morale, qu'il s'agisse de conscience individuelle ou de rapports sociaux ?

À ces interrogations, pendant des millénaires l'humanité a répondu. Elle leur a donné des réponses en apparence diverses, en réalité convergentes, et surtout et toujours collectives. Or, aujourd'hui, dans un siècle pourtant grégaire par excellence, pour chercher la réponse chacun est seul. Exactement comme le fut toujours Baudelaire et c'est pourquoi, à mes yeux, il est tellement actuel.

Conférence au Cercle français de Genève (12 février 1969) – Extrait

Car c'est de l'avenir de notre civilisation qu'il s'agit, de cette civilisation qui évolue comme indépendamment des hommes, sous la pression d'un progrès scientifique et technique qui est l'œuvre de l'homme mais que l'homme n'est capable ni de limiter ni de dominer. C'est donc sur l'homme lui-même et sur la société que l'effort doit porter, pour les mettre en mesure de s'adapter aux données nouvelles de l'existence. Le roseau pensant de Pascal est devenu maître de la nature. Il n'en est, nous le voyons bien, que plus désarmé devant les problèmes que sa pensée lui pose à lui-même et qui, au bout du compte, se ramènent à définir le sens et le but de la vie.

Dans cette recherche, qui est à la fois morale, sociale et métaphysique, un pays comme la France a vocation pour jouer un rôle important. Il va de soit que je ne prétends ni qu'il soit le seul ni qu'il soit forcément le premier. Il me semble cependant que, dans une évolution dont les États-Unis sont à la fois le moteur et le symbole, ce dont le monde actuel a besoin, c'est d'une conception de vie fondée sur des valeurs que tous les pays d'Europe occidentale sont les plus qualifiés pour définir, tant du fait qu'il participent largement à la civilisation industrielle dont ils sont les initiateurs que parce que c'est chez eux que se font sentir, comme on l'a vu en France, les inquiétudes et les réticences les plus fortes vis-à-vis d'une société purement matérialiste.

Allocution lue à la Comédie-Française (28 avril 1969) – Extrait

L'homme peut être considéré en tant qu'individu, vouloir ou s'imaginer que la vie n'est qu'individuelle. Et il existe une poésie qui emprunte ses thèmes à cette vie : c'est l'amour, ses joies et ses douleurs, c'est le goût ou le dégoût de la nature, c'est l'angoisse ou le désir de la mort. Mais l'homme est aussi, de toute évidence, lié à une société dont il subit la marque, dont il accepte ou refuse les structures, dont il partage ou repousse les sentiments et les actes collectifs.

La poésie, expression de l'homme, ne pouvait pas ne pas chercher aussi ses thèmes dans cet être qui fait partie d'un ensemble. Et c'est ainsi que nous avons des poèmes innombrables qui sont, comme l'on dit aujourd'hui, engagés. Mais cet engagement revêt toutes les formes : il peut être « conformiste » et chacun en fonction de sa propre attitude donnera à ce mot une valeur laudative ou péjorative; il peut être « réformiste » et donner aux gouvernants, aux citoyens des conseils ou des avertissements; il peut être « révolutionnaire » et réclamer le renversement violent des structures et l'avènement d'une société nouvelle. Toutes ces formes d'engagement, nous les trouvons au fil de l'histoire de la poésie.

[...]

Poètes et politiques doivent avoir la connaissance intuitive et profonde des hommes, de leurs sentiments, de leurs besoins, de leurs aspirations. Mais, tandis que les poètes les traduisent avec plus ou moins de talent, les politiques cherchent à les satisfaire avec plus ou moins de bonheur. Poètes et politiques doivent être guidés par une conception du sens de la vie et, j'ose dire, un besoin idéal. Mais les poètes l'expriment et les politiques cherchent à l'atteindre.

« Portrait de Georges Pompidou », France-Inter, 15 mai 1969 – Extrait

René Marchand - Je voudrais qu'on passe sans transition des affaires à la poésie, à un autre Georges Pompidou. Dans votre *Anthologie de la poésie française* vous dites que la passion de la poésie que vous aviez dans votre enfance a persisté « au-delà du milieu du chemin de la vie », alors je voudrais vous poser cette question : La poésie existe-t-elle dans la vie politique ?

Georges Pompidou - C'était le sujet de cette conférence que je voulais faire à la Comédie française et qu'évidemment les circonstances ont rendu impossible pour moi. Je crois dans la vie politique il faut une part importante d'idéal et même un peu de rêve et c'est de la poésie. Il y faut aussi, bien sûr, le sens des réalités et la réalité semble s'opposer à la poésie mais enfin, finalement, les deux ne se concilient pas si mal, tout au moins en moi, je les accorde très facilement.

René Marchand - Avez-vous encore le temps de lire des poèmes ?

Georges Pompidou - D'abord je m'en récite car j'en connais beaucoup par cœur et quand je suis en voiture c'est pour moi une grande détente et un grand plaisir. Et puis, quand je peux et même assez souvent, j'en relis, c'est vrai.

René Marchand – Peut-on vous demander lesquels ?

Georges Pompidou – Racine, La Fontaine, Hugo, Gérard de Nerval, Baudelaire, avant tout et puis Verlaine, Rimbaud, Apollinaire, Valéry, Mallarmé ; ça en fait beaucoup vous voyez et j'oubliais Villon et quelques autres.

René Marchand – Vous avez été le condisciple d'un poète qui est également un homme d'État, Léopold Sédar Senghor.

Georges Pompidou – Oui.

René Marchand – Que vous a apporté cette amitié ?

Georges Pompidou – Sur le plan affectif, énormément. Sur d'autres plans ça m'a permis de ressentir à quel point les préjugés de race sont absurdes et à quel point toutes les races et tous les continents portent en eux leur propre originalité et leur propre capacité et qu'il n'y en a pas de supérieurs ni d'inférieurs, sauf dans le progrès économique, mais cela peut se réparer.

Allocution prononcée à l'ambassade de France à Bruxelles (25 mai 1971) – Extrait

Le fait que le problème du français soit posé à l'intérieur de la Belgique, que le problème de l'Europe pose tout naturellement le problème du français, fait que nous devons attacher au maintien de notre culture et au maintien de notre langue une importance exceptionnelle. Finalement, si l'Europe se fait et s'élargit, comme c'est probable, elle se fera à Bruxelles autour des Communautés et le problème de savoir ce que sera le rôle du français dans cette Europe se posera instantanément. Il est évident que toutes les langues, à l'intérieur de la Communauté, ont les mêmes droits. Il est évident que rien n'empêchera le Néerlandais de parler néerlandais, l'Allemand de parler allemand, l'Italien de parler italien, le Belge de parler tantôt français, tantôt néerlandais. Il n'en est pas moins vrai qu'il se crée des habitudes, qu'il se crée des usages, et que les habitudes et les usages qui se sont créés à l'heure actuelle, c'est que, dans les commissions, dans les réunions de travail, quand on rédige les documents, etc., on le fait en français. Or, nous savons bien que l'entrée de la Grande-Bretagne sur ce point met immédiatement cette situation en péril, à cause justement du fait que l'anglais a un grand rayonnement, à cause de ce qu'un certain nombre de pays qui vont entrer ne parlent pas français et parlent, en revanche, couramment l'anglais, et à cause du pouvoir que représente, en faveur de l'anglais, l'influence américaine.

C'est pourquoi, ici plus qu'ailleurs, la langue française doit être défendue par les Français. Je m'adresse à ceux qui sont fonctionnaires dans les Communautés, à ceux qui nous représentent auprès des Communautés : qu'ils veuillent bien, toujours, parler français, ne pas se laisser tenter par la facilité, sous prétexte qu'ils parlent anglais, que l'autre parle anglais, que cela dispense d'interprète ; si, nous autres Français, nous reculons sur notre langue, eh bien, alors, nous serons emportés purement et simplement. Or, vous le savez bien, le rôle de la langue n'est pas un simple moyen d'expression, c'est un moyen de penser, un moyen d'influence intellectuelle, et c'est à travers notre langue que nous existons dans le monde autrement qu'un pays parmi d'autres.